

Les anciens sont à la fois porteurs de mémoire
et porteurs des lieux qui les ont vu vivre.

Boris Cyrulnik

à nos enfants,
à nos petits enfants

Chapitre I

En Vivarais, tant la ferveur était grande que l'on ne saisit pas dans l'instant la portée des paroles insidieuses, lancées dans le vent, comme regrets sans lendemain. Louis Bastide de Malbosc, maire de Berrias, aidé de quelques proches, avait organisé les préparatifs d'un grand rassemblement à la Commanderie de Jalès, près des Vans.

Il fut élu Président du Comité de ce Camp. Les fêtes du 14 juillet, réunissant un nombre important de citoyens de tous ordres et de gardes nationaux, furent une occasion commode pour jeter les bases d'une démonstration de force d'un autre genre.

L'aide-major Deleuze avait appris que, dès le 11 juillet, les membres du Directoire du Tanargue et du Coiron avaient pris les choses en main, laissant Malbosc en retrait. Le 1^{er} août, Rivière de Larque, Président du district de Largentière avait réuni cent-un délégués des cantons de Banne, Largentière, Joyeuse, les Vans, et Saint-Etienne de Lugdarès. Dans les invitations trop nombreuses qu'il avait lancées, il n'avait pas tenu compte des oppositions d'idées pouvant surgir entre les groupes et même à l'intérieur des municipalités. Quelques jours après, les maires et officiers municipaux furent convoqués pour se rendre à Jalès le 18 août.

L'ordre du jour était de renouveler le serment :

"...de verser jusqu'à la dernière goutte de sang pour repousser les ennemis de la Constitution."

Alexis fut d'abord surpris de cette convocation, il en fit part à François Blanc :

– Je me demande si c’est utile en ce moment ?... Nous avons eu une belle fête fraternelle le 14 juillet. Tout le village était présent. C’est sans doute bon de se retrouver avec d’autres du Vivarais, mais nous avons aussi du travail en cette saison.

François avait une vue plus politique :

– Ce n’est peut-être pas une mauvaise chose, même si on a déjà prêté serment. Il faut montrer que les patriotes sont nombreux et forts pour arrêter les menées contre-révolutionnaires. J’ai su que, dès le vingt-neuf novembre, à Étoile, près de Valence, les gardes nationaux se sont liés par un serment fédératif à 12.000 gardes nationaux du Dauphiné et du Vivarais. Ce n’est pourtant qu’un petit village.

– Tu as raison, mais si c’était organisé par de vrais patriotes ce serait mieux. Je me méfie de Malbosc. Je ne suis pas le seul ! Mais, je crains plus encore ceux qui l’entourent. Parce que lui, il est plus juste à ce qu’on dit.

– Jalès ce n’est pas Nîmes, reprit François Blanc. Moi, il me semble que les patriotes doivent se montrer. On verra bien ! D’ailleurs Rivière est au-dessus de Malbosc.

– Reconnaît pourtant que tout ça s’est monté uniquement par des catholiques, ceux justement qui ne se sont pas montrés les défenseurs acharnés de la Constitution. Ça ne me plaît pas trop. Si on envoie quelques gardes là-bas, il faut aussi en laisser ici. Nous n’en avons pas de reste. Déjà que les fusils et les munitions sont rares !

L’aide-major Deleuze venait d’entrer à l’auberge, il se joignit à la conversation.

– D’autres patriotes ont tenté de freiner le mouvement, dit-il.

Ailleurs on ne comprend pas bien le déploiement de toutes ces forces, cela paraît suspect à certains. On dit qu’à Aubenas, la municipalité a refusé d’envoyer sa garde nationale. À Joyeuse, la population est partagée et on s’abstient de toute participation officielle.

À cause des événements de Nîmes, les gens ont pris peur. Nous n’avons que peu d’hommes en armes. Nous ne pouvons en

envoyer qu'un très petit nombre. Avec ceux de Villefort, nous ne risquons peut-être rien !

Alexis pensa que Deleuze était bien informé. Il accepta son avis sans conviction véritable cependant. Sur la lancée du 14 juillet, ce rassemblement prit une importance considérable. Bien des municipalités des alentours et même du Gévaudan envoyèrent leurs gardes nationaux. Près de vingt mille hommes et cent soixante-dix drapeaux devaient se retrouver au camp de Jalès.

Deux jours après, les gardes reparurent. Les "habituels" vinrent à l'auberge partager le vin du réconfort ; Victor Fossat le faiseur de bas, Alexis Durand le cordonnier et Louis Chaptal le tonnelier. D'autre part, Jean Bonijol, le frère de Marie, maréchal-ferrant à Villefort, était descendu à Génolhac pour conter à la famille cette nouvelle aventure. Il faisait partie des cinquante gardes nationaux que la municipalité de Villefort avait envoyés à Jalès. Les conversations bourdonnaient à mi-voix, quand Alexis intervint à l'adresse de Jean Bonijol, son oncle :

– Alors, tu as vu du beau monde là-bas ?

– Pour ça oui, dit Jean, nous avons eu la chance d'être bien encadrés.

Monsieur Laurent était colonel en second, La Bastide lieutenant-colonel, Dumont et Meffre sous-lieutenant. Nous avions pour aumônier l'abbé Vérien. Nous voyant nombreux et bien organisés, les six gardes nationaux de Vialas, demandèrent à être incorporés dans notre détachement. Cyrille Domergue portait le drapeau.

À Vissac, on nous dit d'attendre ceux de Saint-André de Capcèze commandés par monsieur de la Rochette. Nous on aurait été bien contents de marcher avec ceux de Saint-André, mais nous étions "tout en eau" et nous ne pouvions pas nous arrêter en plate campagne dans cet état.

Nous risquions de prendre mal et ce n'était pas le moment.

Il nous fallait rester en mouvement et marcher.

Messieurs Laurent et la Bastide firent transmettre leurs regrets à

monsieur de la Rochette.

Puis nous avons ralenti la marche. Nous sommes arrivés à la Rousse avant ceux de Saint-André. Là, nous avons fait halte à la première auberge pour attendre les autres et nous rafraîchir.

– Tiens, rafraîchis-toi !, dit Alexis en emplissant de vin les gobelets.

Jean Poursuivit :

– Bientôt, de la Rochette arriva avec ses hommes. Alors, on s'est tous levés, on a porté la santé et on a crié : *Vive la légion de Saint-André* ! Et on les a invités à venir s'asseoir avec nous.

Mais ils nous ont répondu qu'il n'y avait pas assez de place dans cette auberge et qu'ils allaient dans l'auberge voisine. Il fut convenu que nous nous réunirions à cet endroit avant le départ pour les Vans. Pendant que nous buvions, monsieur de la Rochette et son second monsieur Doladilhe se sont réunis avec les commandants de Villefort.

– Oui, ça, dit Victor, c'était déjà bizarre...

– Peut-être c'était utile, ajouta Louis, surtout que ceux de Saint-André voulaient venir avec nous, comme ceux de Vialas !

Mais ils étaient trop nombreux.

Victor lui coupa la parole.

– Ça, c'est vrai ! Mais surtout, de la Rochette voulait commander tout le monde. Il était à cheval, avec les épaulettes de colonel, et, dans les rangs, il n'aurait accepté que la première place ! Peut-être aussi, il avait d'autres intentions derrière l'oreille.

– Ça a dû chauffer, dit Alexis. Quand on commande on ne cède pas sa place facilement !...

– Tout Juste ! reprit Jean, messieurs Laurent et la Bastide voulurent garder leur rang. Alors, après beaucoup de palabres, on a fini par conclure que les deux troupes seraient sous le même drapeau et qu'elles marcheraient de front avec chacune ses chefs à sa tête.

Celle de Saint-André se trouvait à la gauche de celle de Villefort. Elles n'étaient séparées que par monsieur Doladilhe.

Enfin, tout le monde se mit en marche vers les Vans.

– Ça partait pour être une belle journée ! dit Louis avec une ombre de regret dans la voix.

Un silence, une hésitation... comme un flottement suivit ces paroles, puis Jean poursuivit :

– Sur la place des Vans, nous nous sommes rangés en bataille en attendant les ordres de la municipalité. Après, on nous a distribué des billets de logement chez les bourgeois. Nous avons été les premiers servis. Nous étions fatigués et nous sommes allés tout de suite nous reposer à l'auberge où nous devions souper. Là, il fallait attendre le détachement de Saint André pour souper tous ensemble.

Victor se mit à rire :

– Tu aurais vu l'aubergiste ! Alexis, on aurait dit qu'il était pris de peur devant tant d'hommes ! Je ne sais pas si toi, tu sers du réchauffé aux muletiers, celui-là il n'aime pas la soupe réchauffée !

Il n'a pas voulu attendre les autres, parce que la soupe était prête depuis longtemps ! Presque il se serait fâché pour défendre sa soupe !...

Un grand éclat de rire emplit la salle. Tous burent et Jean continua :

– Enfin, quand les autres sont arrivés, nous leur avons dit notre regret, et nous leur avons fait beaucoup d'honnêtetés. L'aubergiste les a installés dans une pièce voisine. Pour nous prouver notre attachement réciproque nous avons porté plusieurs fois la santé les uns aux autres. La joie régnait, et beaucoup de cordialité.

– Faut dire, ajouta Louis, que le vin ne manquait pas. Et comme il fallait se réchauffer pour ne pas attraper la maladie, avec la soupe là-dessus, on n'avait pas froid aux oreilles !...

En tout cas, nous avons été bien reçus et bien traités par la municipalité et par les habitants et nous en sommes reconnaissants.

Nous avons pu nous reposer avant de repartir vers Jalès.

Jean reprit le récit :

– Nous sommes partis dans le même ordre. En arrivant, le général de la Bastide nous a reçus et nous a dit des tas de choses flatteuses, en son nom, au nom de l'armée, ça n'en finissait pas !

Après il nous a fait donner notre place. Puis, monsieur Laurent à remis à monsieur de la Bastide la délibération de Villefort.

Il fallut présenter au général et aux autres municipalités présentes les regrets de ceux de Villefort qui n'avaient pas pu assister à la cérémonie. L'état-major a lu la délibération et elle est restée ensuite entre les mains du maire de Berrias, monsieur de Malbosc. Ça aussi ça a duré, enfin...

– Ce que tu racontes, c'est pour l'ensemble des événements que certains ont vu, dit Victor. Moi, je vais te dire ce que les hommes simples ont vu par-ci par-là !

C'est vrai qu'il y a eu des moments de joie et de fraternité. Mais dans la nuit du 17 au 18 août les "nouveaux croisés" avaient repris la marche, venant de plusieurs endroits du Vivarais et surtout de la montagne.

Au petit matin, nous avons vu venir sur les routes une foule dense, décidée, comme un flot irrésistible, prêt à emporter les hésitants, prompte, semblait-il à effrayer les opposants. À les voir passer, beaucoup de bons citoyens furent pris d'inquiétude, et les protestants avaient clos leurs volets ! Je dois bien dire qu'on sentait, par endroits des choses troubles, malgré la joie que manifestaient beaucoup de gardes à se retrouver pour une noble cause. J'en viens à ce que tu disais.

Quand on a été en place, il y a eu la messe. Après la messe, le général de la Bastide a pris les choses en main et a voulu faire prêter le serment devant Rivière de l'Arque.

Il s'est trouvé, alors, des hommes plus instruits pour faire remarquer dans les rangs que le serment avait un peu changé !

Beaucoup de gens ont refusé de prêter le serment devant Rivière. On voulait Malbosc !

Alors Malbosc est apparu, décoré de son écharpe. Il avait

organisé le camp, l'honneur lui revenait de prêter le serment le premier.

Les voix lui répondirent à l'unisson... ou presque ! De petits groupes éparpillés criaient très fort : "*Vive le Roi!*..." en escamotant les premiers vivats ! Sur le coup, nous n'y avons pas pris garde, trop emportés que nous étions par l'enthousiasme !

Le but de la fédération paraissait atteint, et les compagnies se préparaient au retour. D'ailleurs plusieurs s'étaient déjà esquivées.

Malheureusement, les plus exaltés n'entendaient pas que le camp se termine ainsi. Certains, parlèrent même de "descendre" à Boucoiran pour disperser...je devrais dire "exterminer" les protestants qui s'étaient réfugiés là-bas après les affaires de Nîmes. Quelques-uns essayèrent de faire approuver une sorte de manifeste pour défendre le Roi et la religion catholique.

Les hommes s'étaient tus. Alexis ravivait le feu dans un geste instinctif, comme pour réchauffer l'atmosphère devenue frileuse, malgré la douceur du soir d'été. Puis, il demanda :

– C'est tout ce qu'on a su de la suite ?... Vous, vous êtes partis, d'autres sont restés, il semble...

C'est bien alarmiste tout ça... C'est pas clair !...

Jean-Baptiste, le frère de Jean, lui-même garde national à Génolhac, n'avait rien dit jusque-là. Il avait ressenti à Jalès, l'opposition plus ou moins affirmée des tendances différentes. Il ne put s'empêcher d'exprimer son malaise :

– À la fin monsieur de la Rochette est venu annoncer qu'on pouvait partir. Mais lui, il est resté ! Il disait qu'il avait moins de chemin à faire. On ne sait pas quand il est parti. En tous cas, je sais que d'autres sont restés plus longtemps et qu'ils ont voté une motion. Il faut qu'on en parle aussi.

D'abord, il y a eu six motions proposées. Ils ont eu du mal à se mettre d'accord. À Villefort, ils ont pu avoir l'écrit de cette motion. Jean, tu as le papier dans ta poche, il faut le lire, chacun pense ce qu'il veut !

Ils se mirent d'accord sur un clin d'œil et Jean lut :

"1) Les citoyens détenus dans les prisons de Nîmes depuis les troubles qui ont agité cette ville seront transférés hors du département du Gard, jugés tout de suite suivant les lois et punis s'ils sont trouvés coupables ou rendus à la société s'ils sont reconnus innocents.

2) Les dommages occasionnés pendant ces troubles seront entièrement réparés.

3) L'Assemblée Nationale et le Roi seront suppliés d'éloigner de Nîmes le régiment de Guyenne.

4) Les catholiques de Nîmes et du département du Gard seront réintégrés dans tous leurs droits de citoyens français et pourront en jouir librement et en paix, tant qu'ils se conformeront aux décrets des représentants de la Nation, sanctionnés par le Roi, et que leurs armes leur seront rendues.

5) Les canons seront remis au dépôt où ils avaient accoutumé d'être.

6) Il sera formé une députation conciliatoire à l'état-major de la garde nationale de Montpellier, pour prendre d'eux des informations relatives aux affaires de Nîmes".

Jean ajouta :

– Cette dernière chose c'est Cachon, un patriote d'Aubenas, qui l'avait déjà demandé. Mais on ne sait pas dans quel esprit on l'a fait après !

Louis conclut :

– Bien entendu, sur le chemin du retour, les accusations ne manquaient pas, contre Malbosc et son comité.

Beaucoup dénoncèrent "les sombres menées du fanatisme".

Certains officiers, sortant de leur réserve, disaient même que certains avaient eu des rapports avec le comité d'Artois.

C'est grave ! Je crois qu'on exagère, mais nous devons être vigilants !

Les hommes présents restaient stupéfaits. Malgré la méfiance, nul n'avait pensé que le rassemblement de Jalès puisse engendrer de tels sentiments ! Quelle fourberie...

De Génolhac, le 24 août, monsieur Deleuze, président du district d'Alès écrivit à monsieur Griolet, commissaire du Roi et Procureur Général syndic du département à Nîmes :